

Dierk LANGE, *Le Diwān des sultans du [Kānēm-] Bornū : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du X<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1808)*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p., append., bibl. (Studien zur Kulturkunde, 42).

Depuis les travaux déjà anciens de Houdas, Delafosse ou Gaudefroy-Demombynes, les orientalistes français ne s'étaient guère intéressés aux nombreux manuscrits arabes, peu ou mal exploités, pouvant apporter des données nouvelles sur l'histoire du Soudan. C'est pourquoi il faut saluer le travail de bénédictin mené à son terme par Dierk Lange sur le Diwan des sultans du Kanem-Bornou, rapporté par H. Barth en deux exemplaires au siècle dernier, et dont Palmer et Urvoy avaient eu connaissance.

L'étude épigraphique, la transcription, la traduction sont présentées avec une érudition et une minutie de tout premier ordre, et cela permet aux arabisants comme aux profanes de disposer d'un appareil critique qui manquait jusqu'ici à la plupart des ouvrages africanistes en français. Car, sans doute pour être plus facilement accessible aux lecteurs francophones nigériens ou tchadiens intéressés au premier chef par son travail, D. Lange a fait l'effort de publier son ouvrage en français, et dans un style alerte, extrêmement agréable à lire.

Cependant le lecteur anthropologue, et même l'historien, au sens actuel de ce terme, ne peuvent retenir par moments un léger agacement face à certaines positions prises par l'auteur. Tout d'abord, la critique acerbe des travaux antérieurs, ceux de Palmer et d'Urvoy surtout, quelque justifiée qu'elle puisse être, prend souvent un ton déplaisant. Car nul n'ignore en Afrique — et les historiens africains moins que personne — que sans l'énorme et patient travail de ces pionniers (qui n'étaient pas et ne se prétendaient pas des historiens professionnels), la plupart des vestiges, écrits ou oraux, de l'histoire africaine auraient de nos jours définitivement disparu. Sans ces maillons, aussi

imparfaits soient-ils, les techniques historiques aujourd'hui si fines se trouveraient sans matériaux à traiter. Et tous ceux qui ont « pratiqué » Urvoy ailleurs qu'au Bornou savent bien que même ses erreurs sont souvent des indices précieux, des pistes qui se révèlent fécondes et dont on ne saurait faire l'économie.

De même, le mépris affiché par l'auteur pour les traditions orales « incontrôlables » (p. 4) ou les fouilles archéologiques paraissant « plus attrayantes » (p. 156) le fait tomber dans le piège même qu'il prétend dénoncer. Car le recueil, la transcription, le traitement et l'interprétation des traditions orales exigent la même rigueur linguistique et le même appareil critique que l'étude des textes écrits, et les fouilles archéologiques modernes, qui en sont encore à leurs débuts en Afrique soudanienne, n'ont rien à voir avec un amateurisme nonchalant, curieux de pointes de flèches sahariennes ou de beaux objets d'« art nègre », à partir desquels on échafauderait des hypothèses vagues sur la « diffusion » de « traits culturels » (p. 119, n. 47).

Dans la pratique, heureusement, Lange est moins catégorique et il ne refuse pas toujours l'apport de ces disciplines au service, comme la sienne, de l'histoire totale ; il reconnaît à plusieurs reprises le rôle de la tradition orale dans l'élaboration des matériaux dont on dispose : « il paraît beaucoup plus probable que le Diwan ait été précédé par une tradition orale, fortement structurée et préservée dans l'entourage (païen) du roi » (p. 134, n. 19). De même, il ne dédaigne pas d'en appeler aux datations des archéologues Y. Coppens, F. Treinen-Claustre et G. Connah pour étayer un rapprochement entre les Banu Dukku/Zaghawa et la culture haddadienne découverte dans le Djourab (p. 153).

La richesse de ce travail n'est cependant pas mise en cause par ces quelques réserves. Le propos essentiel de l'auteur, dans une critique qu'il veut rigoureuse par le recoupement et la discussion de toutes les sources externes disponibles, est de montrer comment le Diwan — manuscrit de cinq pages et demie — « permet d'envisager progressivement toute l'histoire du Bornou et du Kanem, ainsi que celle des Zaghawa » (p. 155). En réalité, son objectif principal est d'établir une chronologie absolue aussi précise que possible, en se basant sur les durées de règnes indiquées dans le Diwan, et en les recoupant avec les sources externes, listes dynastiques, auteurs arabes du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, (une quarantaine d'auteurs cités, dont certains inédits) qui peuvent apporter sur des points particuliers, et chacun pour son époque, des précisions, des confirmations, des preuves ou des corrections du précieux manuscrit. L'auteur discute ensuite la tradition selon laquelle l'ancêtre éponyme de la dynastie des Sefuwa serait le héros yéménite Sayf ben Dhu Yazan. Sa conviction finale est que l'État du Kanem-Bornou a été dominé par la dynastie Duguwa-Zaghawa, païenne à l'origine mais pénétrée par l'islam dès le XI<sup>e</sup> siècle, jusqu'en 1075, date à laquelle est intervenu un changement de dynastie : les Banu Hummay qui prennent alors le pouvoir seraient d'origine berbère plutôt qu'arabe. La manipulation du Diwan aurait pour but de rattacher « à un moment critique de la royauté [...] la nouvelle dynastie à l'ancienne, afin d'établir son ancienneté à l'aide de la tradition » (p. 159).

L'hypothèse est séduisante, et les arguments souvent convaincants. Mais, malgré la prudence du style (les expressions telles que « à supposer que ces données soient exactes... », « il semble que... », « on peut penser... », « il est probable... », « tout porte à croire... » reviennent plusieurs fois à chaque page), il est patent qu'à diverses reprises Lange « force » quelque peu sa démonstration pour appuyer son raisonnement. Un exemple peut illustrer cette tendance : d'un passage d'al-Bakri, qu'il cite page 108, D. Lange est « tenté » de tirer quelques conclusions concernant le Kawar : il existerait « au-delà du désert de Zawila », dans « le pays de Kanem », précise al-Bakri, une « peu-

plade descendue des Omeyyades ». Ces gens « s'habillent à la façon des Arabes », ce qui, souligne Lange à juste titre, « semble montrer qu'à ses yeux ils n'étaient pas des Arabes ». Mais, à partir de là, Lange *suppose* que al-Bakri a eu connaissance d'une « information vague sur l'existence d'une communauté de *Berbères* loin de la ville de Zawila » (*Souligné par S. B. & M. L. C.*). Voici introduite la notion de « *Berbères* » (que ne donne pas al-Bakri). En outre, Lange ne tient pas compte du fait que al-Bakri nomme cette région le Kanem, et il préfère se référer à un autre passage du même auteur qui fait de Zawila « le début du pays des Sudan où se trouverait cette communauté de *Berbères* », « musulmans », ajoute Lange, ce qui est plausible compte tenu de l'origine qu'on leur attribue. Mais en quel point de ce Bilad al-Sudan les localiser ? « Ce ne peut être ailleurs qu'au Kavar », écrit Lange, « car comment al-Bakri aurait-il pu totalement ignorer la communauté de commerçants du Kavar mentionnée par les auteurs avant et après [*sic*] lui ? » De probabilité en probabilité, Lange aboutit à une affirmation : « On peut estimer que ces 'réfugiés omeyyades' faisaient partie des habitants du Kavar, et que ceux-ci avaient subi des influences culturelles arabes » (p. 108). De là la conclusion dont un conditionnel atténue la hardiesse : « il serait tentant de penser que les agissements de ce groupe aient conduit, au Kanem, à l'avènement d'une dynastie qui, précisément, se réclame d'un héros de la légende arabe ». Et visiblement l'auteur a succombé à la tentation ! Des exemples comme celui-ci pourraient être multipliés. Pour rester dans le domaine du Kavar, qui nous est davantage familier, la démonstration selon laquelle les Kawariens seraient des *Berbères*, puis celle relative à l'introduction d'un islam ibadite au Kavar (p. 107) procèdent de la même démarche.

La valeur accordée aux sources externes laisse également perplexe : les critères en vertu desquels certains témoignages sont rejetés au profit d'autres n'apparaissent pas toujours très clairement. En ce qui concerne par exemple les listes dynastiques existant à côté du Diwan proprement dit, nous apprenons (p. 10) que « en plus des informations empruntées à l'original du Diwan, et souvent déformées, les listes contiennent [...] aussi des données fictives ». Il est par conséquent erroné d'ajouter certains noms (à ceux qui figurent dans le Diwan). « Il est tout aussi erroné de donner aux indications chronologiques contenues dans les listes le même poids qu'à celles du Diwan. » Mais on nous dit immédiatement après qu'« il convient d'autre part de souligner que les listes ne dépendent pas directement du Diwan, mais de l'original de celui-ci », et que « de ce fait elles peuvent avoir conservé certaines informations qui ne subsistent plus dans le Diwan, en raison soit de suppressions volontaires, soit de la négligence des copistes [...] Il y a donc lieu de penser que le recours aux listes dynastiques permettra de les corriger ». L'évaluation des divergences en termes d'erreurs de copistes ou d'omissions volontaires est souvent peu convaincante et aboutit à des affirmations donnant l'apparence d'une démonstration rigoureuse là où subsiste en réalité une part importante d'hypothèse et d'interprétation personnelle.

D'autre part, sans minimiser l'importance du Diwan, et tout en reconnaissant la masse d'informations que Lange a su en extraire, on ne peut cependant le suivre quand il en fait la base presque unique de l'histoire du Kanem-Bornou (p. 155). En effet, et pour se limiter au seul secteur situé à l'ouest du royaume — en gros le « Soudan central » —, l'influence et le rayonnement du Bornou apparaissent considérables, que ce soit dans les chroniques hausa ou dans la tradition orale. Or le Diwan reste muet sur les relations du Bornou avec Kano, Katsina, le Gobir et l'Aïr, et sur les conquêtes telles qu'elles sont rapportées avec enthousiasme et admiration par ceux-là mêmes qui en furent les victimes. On regrettera d'en savoir si peu sur les rapports de la dynastie des Sefuwa avec le reste du Soudan, sur l'organisation du royaume et sur les peuples qui l'habitaient.

L'indigence de la cartographie — à supposer que l'on découvre le croquis qui figure au verso de la dernière page — est également regrettable. Si ce travail s'était contenté d'illustrer un propos méthodologique, en s'intitulant plus modestement « Chronologie et histoire : le Diwan des sultans du Kanem-Bornou », son impact eût sûrement été plus percutant, et sa démarche qualifiée d'exemplaire. L'ambition de vouloir trop prouver le rend moins convaincant. La chronologie d'une dynastie, aussi précise soit-elle, n'est pas l'histoire d'un peuple.

Suzanne BERNUS et Marguerite LE CŒUR